

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de L'Enseignement Supérieur et
De la Recherche Scientifique
Université Abderrahmane Mira – Bejaia-



جامعة بجاية
Tasdawit n Bgayet
Université de Béjaïa

Faculté des Lettres et des Langues
Département de français

Mémoire de Master

Option : Littérature et Civilisations

Sujet de recherche :

La mise en scène de l'échec dans Dieu n'habite pas la Havane de Yasmina Khadra

Présenté par : M. Chettouh Kousseila

Dirigé par : M. Dalil SLAHDJI

Examinatrice : Mme Faiza KACI

Présidente : Mme Bouchra ROUMANE

Année universitaire

2021 - 2022

Remerciements

C'est avec un grand plaisir que je réserve ces quelques lignes en guise de gratitude et de profonde reconnaissance à tous ceux qui de près ou de loin ont contribué à la réalisation et l'aboutissement de ce travail.

Je souhaiterai remercier Dieu le tout puissant de m'avoir accordé la force, la volonté et le courage d'achever ce modeste travail.

Je tiens aussi à remercier mon encadreur M. Selahdji Dalil.

Dédicace

A mes chers parents, Que nulle dédicace ne puisse exprimer ce que je leur dois, pour leur bienveillance, leur affection et leur soutien... Trésors de bonté, de générosité et de tendresse, en témoignage de mon amour profond et ma grande reconnaissance « Que Dieu vous garde ».

A ma chère Anaïs et mes amis de Berchiche 02, En témoignage de mes sincères reconnaissances pour les efforts qu'ils ont consentis pour l'accomplissement de ce projet. Je leur dédie ce modeste travail en témoignage de mon grand amour et ma gratitude infinie.

Je dédie ce travail à toutes les personnes qui occupent une place spéciale dans mon cœur, m'ont soutenu et aidé à réaliser ce projet.

Je dédie ce travail à toute ma Famille. A tous ceux dont l'oubli du nom n'est guère celui du cœur...

Sommaire

Introduction générale	6
Chapitre 01 :	11
Les figures de l'échec.....	11
1.1 La figure marginale	13
1.1.1 La figure du fou	14
1.1.2 La figure du monstre	17
1.1.3 La figure du clochard	19
Chapitre 02 :	22
Les parcours déceptifs des personnages.....	22
1.1 Les parcours individuels.....	23
1.1.1 Juan Del Monte Jonava	24
1.1.2 Mayensi la fugitive	27
1.1.3 La vie basculée de Panchito	30
1.1.4 Ricardo et sa jeunesse	31
1.2 Les quêtes collectives	33
Chapitre 03 :	36
DÉPASSER L'IMAGINAIRE DE L'ÉCHEC	36

1.1 Sortir de l'imaginaire de l'échec	39
1.1.1 La déconstruction.....	39
1.2 Voix/voies du dépassement.....	41
CONCLUSION	45

Introduction générale

Introduction générale :

La littérature maghrébine s'est imposée comme une littérature à part entière, elle est portée et faite par des écrivains qui se sont appliqués à la faire vivre par des écrits aussi variés que diversifiés. Si les thématiques abordées pendant le XXème siècle ont été marquées par des faits relatant l'Histoire des occupations qui se sont succédé sur la région, le siècle suivant a connu des préoccupations nouvelles, des écrivains en recherche perpétuelle d'assouvir la soif de se livrer, de dire les choses différemment et de nous plonger dans des univers multiples pour nous faire part d'une réalité plus sombre qu'elle ne le paraît.

Yasmina Khadra est l'une des figures de la littérature maghrébine. En effet, en plus de nous faire connaître la réalité algérienne passée et présente, il s'est également penché sur d'autres cultures, ce qui nous permet de découvrir d'autres mondes à travers ses écrits et son style mystérieusement abondant pour retracer à la fois le rêve et le réel. A savoir *l'attentat* en 2005, *Les Hirondelles de Kaboul* en 2007 et *Les Sirènes de Bagdad* (2006) »... etc.

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehou, est un auteur algérien, il a publié aussi bien des romans que de nouvelles. Il naît le 10 janvier 1955 à Kenadsa, en Algérie (Sahara algérien), d'un père infirmier et d'une mère nomade. À l'âge de neuf ans, son père le confie à une école militaire (École Nationale des Cadets de la Révolution), pour faire de lui un officier. C'est à 18 ans que Mohammed écrit son premier recueil de nouvelles. À l'âge de 23 ans, il accède au grade de sous-lieutenant à sa sortie de l'académie militaire de Cherchell. À partir de 1984, il commence à publier ses œuvres, dont trois romans. Il remporte plusieurs prix littéraires pour ses écrits, dont un remis par l'UNESCO en 1993. Il commence à utiliser de nombreux pseudonymes dès 1989, dont celui de Yasmina Khadra, pour échapper au comité de censure militaire. Dans le contexte extrêmement tendu de la guerre civile d'Algérie, et parmi ses œuvres connues ; *L'Attentat*, *Ce que le jour doit à la nuit*, *Le Sel de tous les oublis*... etc.

Dans *Dieu n'habite pas la Havane*, Yasmina Khadra nous fait voyager à Cuba, un pays de culture, de musique et une jeunesse optimiste et persévérante, aussi un pays de l'échec et d'aboutissement, que ce soit au niveau social, culturel et surtout politique, et c'est pour cela que nous avons choisi ce corpus qui a été publié en 2016 aux éditions Julliard, un roman solaire où l'auteur mène une réflexion douce et amère sur le temps qui passe et les amours impossibles, et dans une période où le régime castriste s'essouffle, où l'échec, la misère, la corruption, les drames, les trafics et les magouilles en tout genre, subsistent une énorme joie de vivre et l'espérance en des jours meilleurs.

C'est un roman qui raconte l'histoire de Juan Del Monte Jonava, un chanteur de soixante ans surnommé Don Fuego, qui ne vit que pour la musique qui se produit au Buena Vista Café, un cabaret étatique situé au cœur de la Havane. Pour vivre pleinement de sa vie et de sa passion, il a carrément négligé sa famille, divorcé avec sa femme, vit avec sa sœur et un nombre de 12 personnes dans la maison, il est livré à lui-même et son monde s'écroule quand, Buena Vista Café est privatisé par le parti et il est vendu pour une Américaine de Miami, et cela le condamne à passer ses nuits à errer, miné par le sentiment d'avoir tout perdu, qu'il se retrouve au chômage, «*Nous appartenons tous à l'état Juan, nos maisons, nos carrières, nos sous, nos chiens, nos femmes, nos putains, jusqu'aux cordes avec lesquelles on nous prendra un jour*».¹

S'apercevant que sa notoriété ne l'aide pas à trouver une autre place, et il passe d'échec en échec, il frappe à toutes les portes où il reçoit que des réponses négatives et des fausses promesses. C'est alors que surgit une fille mystérieuse et magnifique, qui fait 40 ans sa cadette, dont il tombe follement amoureux, qui deviendra pour lui une véritable obsession. Une belle fille comme une flamme qui lui infligera que des énigmes, des échecs, des drames. Malgré ses très bons moments passés avec elle, Juan Del Monte Jonava restera un personnage malheureux à cause de ses parcours déceptifs et continue quand même à survivre et croire à des lendemains meilleurs.

¹ KHADRA Yasmina, *Dieu n'habite pas la Havane*, Alger, Pocket éditions, 2016, p.23.

Le choix de ce thème est motivé d'une part, par le fait que l'auteur y peint la société cubaine par une écriture réaliste où il met en scène les figures des jeunes qui font penser fatalement au peuple algérien, une Algérie naissante après tant de souffrances et de drames vécus. Et d'autre part, le choix de ce thème est dicté par l'importance et la discrétion des situations décrites par le romancier et qui sont, à notre sens, incontournables pour comprendre l'engrenage politique dans lequel la jeune nation cubaine semble s'enfoncer. Nous soulignons que ce corpus est abondamment étudié comme : « *Etude de rapport entre espace et personnage dans Dieu n'habite pas la Havane de Yasmina Khadra* », « *Le mythe de Sisyphe dans Dieu n'habite pas la Havane de Yasmina Khadra* » et « *L'inscription des mythes dans Dieu n'habite pas la Havane de Yasmina Khadra* » réalisés à l'université Abderrahmane Mira de Bejaia, mais nous pensons humblement que le point de vue que nous proposons présentement est inédit et permettra un éclairage nouveau sur cette œuvre.

C'est pour cela que nous avons choisi ce corpus, afin d'étudier les parcours déceptifs des personnages et nous focaliser sur l'échec en tant qu'étude principale de notre corpus. Ceci nous amène donc à poser notre problématique sous forme de la question suivante :

« Dans quelle mesure le roman de Yasmina Khadra Dieu n'habite pas la Havane est-il un roman de l'échec? »

L'objectif de notre recherche est de mettre en évidence les différentes représentations de l'échec tout au long de notre corpus, et nous nous focalisons en priorité sur les parcours déceptifs des personnages. Toutefois, l'échec ne peut être l'objectif de l'auteur, mais l'intérêt est de dépasser cet échec, d'où certainement la présence de l'humour et de l'ironie.

Afin de répondre à notre problématique, et arriver à atteindre notre objectif de recherche, nous proposons une méthodologie articulée en trois chapitres :

Dans le premier chapitre que nous intitulons : « les figures de l'échec », nous allons étudier les différentes représentations de l'échec sur les points marginaux, fou, et monstre.

Dans le deuxième chapitre que nous intitulons : « les parcours déceptifs des personnages », il s'agit bien évidemment d'analyser l'histoire et le parcours de tous les personnages qui ont subi un ou plusieurs échecs et de la déception durant leurs trajets dans le roman.

Dans le troisième et dernier chapitre qui s'intitule : « le dépassement de l'échec », nous expliquons, comment le personnage a dépassé cet échec et comment il s'en est sorti en utilisant cet échec comme moyen de sa réussite.

Chapitre 01 :

Les figures de l'échec

Dans ce premier chapitre, nous souhaitons étudier l'échec des personnages à partir des étiquettes qui leur sont données. Nous partirons de l'idée qu'il y a chez les personnages du roman plusieurs signes qui expriment leurs déceptions vis-à-vis de la société : le comportement, la posture, l'état physique et psychologique, le langage. L'échec ne sera pas ici perçu sur le plan de la quête du personnage, mais plutôt à partir de son être.

Nous étudierons ainsi les personnages à la lumière de leurs portraits, en tenant compte, avec Philippe Hamon, de ce qu'un portrait *est* « *une expansion, qui se présente sous la forme d'une description (ou d'un ensemble de descriptions [...])*² ». Le travail aura pour but de questionner les différents signes de l'échec qui caractérisent les personnages du roman ainsi que les causes pouvant aider à mieux expliquer cet échec. Nous examinerons ce qui, dans l'étiquette du personnage, symbolise l'échec, la déchéance sociale, la marginalité, la violence, etc., tous phénomènes qui empêchent les personnages à trouver l'épanouissement et la réussite dans leurs vies.

Afin d'atteindre de près notre but de travail, une définition du personnage est indispensable à notre démarche. D'abord, il est judicieux de mentionner que ce concept fait l'objet de plusieurs définitions. Nous tenons en premier lieu à écarter la définition pragmatique qui aborde de personnage du point de vue de l'effet qu'il laisse sur le lecteur, c'est-à-dire comme « cas particulier de l'activité de lecture »³ Il s'agit là d'un propos auquel son auteur, Philippe Hamon, s'est détourné et qui connaît une grande fortune avec les théoriciens de l'école de constante. Dans l'optique pragmatique, « le personnage se trouve saisi dans le mouvement d'une lecture qui participe à sa construction »⁴. Cette première définition repose sur les acquis de la pragmatique, discipline dont le grand apport réside dans « la prise en compte des locuteurs et du contexte »⁵. Une définition textualité du personnage selon Ch-Montalbeti : « un personnage épuisé, épuisé par la somme même des énoncés qui en rende compte. Il est sans autre passé que celui qui nous est conté, sans aucune généalogie que celle qui nous

² Il s'agit des noms, des pseudonymes, des périphrases descriptives, du portrait, du titre. Voir Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, op. Cit. p. 107

³ Philippe Hamon, pour statut sémiologique du personnage, in *poétique du récit*, seuil, paris 1977, p.119.

⁴ Ch -Montalbeti *le personnage* Flammarion, paris, 2003, p.21

⁵ F-Armand_ *la pragmatique, que sais-je ?*, 1985, p.04

est présentée, sans avenir que celui qui nous est narré, dans quelques clauses synthétiques ou prospectives »⁶. Ce fragment explique que le personnage dépend de son rôle narratif dans le texte et s'évalue par ses actions et les étiquettes qu'il se donne ou que lui donnent les autres personnages.

1.1 La figure marginale

Dans les littératures de l'imaginaire, le personnage du marginal est d'abord caractérisé par une différence avec son entourage. Celle-ci, qu'elle porte sur son comportement, son rang social, ses croyances, la couleur de sa peau ou toute autre donnée physique ou morale, est parfois considérable, parfois aussi infime. Mais dès qu'elle apparaît au grand jour, elle se heurte à un complexe préexistant dans l'inconscient des foules, complexe où se mêlent l'attraction, la peur et la répulsion, et qui se traduit par un rejet a priori de tout élément étrange ou étranger⁷.

La marginalité est une notion relative qui varie selon les époques, les groupes sociaux, elle implique des situations différentes. « Arlette Bouloumié explique qu'on est marginal « par la limite inférieure ou supérieure de la société ». ⁸ La notion même de marginalité appelle quelques éclaircissements; on est marginal par rapport à un groupe institutionnalisé, à une époque et dans un lieu donné. D'où les contenus très variables de la marginalité dans le temps et dans l'espace. Dans cette dialectique entre personnages marginaux et communauté s'élabore donc dans ces œuvres une réflexion sur la possibilité d'une subversion du centre par les marges. Les personnages marginaux, au sein de ces communautés fictives, peuvent représenter une différence par rapport aux groupes sociaux. Toutefois, celle-ci ne représente pas nécessairement une menace pour l'équilibre de la communauté : au contraire, elle peut servir à renforcer son assise idéologique. Les personnages marginaux montrent donc aussi la façon dont le processus de marginalisation sert à créer une fiction de du groupe cohérent social et dont le marginal peut servir à réaffirmer des normes et valeurs fidèles ».

⁶ Montalbeti-ch le personnage Flammarion, paris, 2003, p16

⁷ Daniel Compere, *Les Monstres dans la science-fiction*, Paris, Lettres Modernes, 1976, Cit. p. 9.

⁸ Arlette Bouloumié, « Avant-propos », dans Cahier XXIX, n° 29, Figures du Marginal dans la Littérature Française et Francophone (2003), p. 11.

1.1.1 La figure du fou

La figure du fou est très présente dans la littérature francophone, et elle est liée à celle du marginal. Et pour comprendre le terme du « fou » nous allons le définir étant ; contraire à la raison, à la sagesse, à la prudence, c'est-à-dire quelqu'un qui a perdu la raison et qui est absurde, et ce qui le montre différent des autres selon son jugement ou sa façon de penser. Le lecteur a affaire à des personnages marginaux à cause de leur personnalité, de leurs attitudes ou de leur manière de s'habiller qui se différencie toujours aux normes sociales.

Si nous prenons l'exemple de notre personnage principal Juan Del Monte Jonava, que nous considérons comme « fou » :

En réalité, je suis tellement blasé que je suis capable de me jeter sous les roues d'une locomotive. Je me fiche de finir au poste ou dans une fosse commune. Aucun péril ne me paraît aussi tragique que le risque de ne plus remonter sur scène.⁹

Nous remarquons que dès la privatisation du cabaret, il s'est livré à lui même et que tout le monde a remarqué son malheur et sa dérive, lui qui si longtemps grâce à sa voix de feu faisait le bonheur des dames. Sa réputation apparaît alors surfaite lorsqu'il cherche de nouveaux défis, et Don Fuego devient mélancolique tout en étant confronté à des réalités qu'il semblait avoir oubliées, bercé par autant d'années de vie nocturne au mépris des événements familiaux ou matériels ; « *Tu es en train de m'annoncer que je risque de ne pas remonter sur scène pendant six mois. Jamais je ne tiendrai le coup. Six mois, c'est mille ans pour moi* ». ¹⁰

Toutefois, ce qui retient notre attention chez le fou, lorsqu'on considère ses marques civiles (nom et prénom), physiques et comportementales, c'est sa marginalité. Alors que presque tous les personnages sont désignés par un nom de famille et un prénom, le fou l'est par un surnom. C'est d'ailleurs tout le monde l'appelle et l'on connut sous le

⁹ Ibid. P72

¹⁰ Ibid. P24

surnom de « Don Fuego » à part sa famille, et cette étiquette ne lui garantit aucune existence civile ; « *Aujourd'hui je suis ce détenu qu'on livre en vrac à Juan Del Monte Jonava après trente-cinq années de Don Fuego* »¹¹. Après trente-cinq années de chant, de soirées musicales, tout le monde le connaît sous le nom de Don Fuego, aujourd'hui, il se retrouve au chômage et même les gens se désintéressent à son égard, il va donc errer tous les jours pour en trouver une autre opportunité ou accrocher un nouveau contrat de travail dans des hôtels ou des cabarets, et lors de sa recherche pénible dans tous les coins de la Havane, et au moment de ses rendez-vous il tenait toujours à préciser et accentuer son surnom pendant la discussion. Nous remarquons déjà qu'il a perdu sa place au sein de la société en tant que civil et qu'il sous-estime sa personnalité ou son existence sociale :

*Ajoutez « Don Fuego », s'il vous plaît. Je suis plus connu sous ce surnom. J'ai chanté pour Fidel, Leonid Brejnev et d'autres décideurs internationaux. Pour être franc, je suis offusqué par votre manque de professionnalisme. Lorsqu'on s'occupe des artistes, on doit au moins suivre un peu leur actualité. Demandez à n'importe quel touriste qui est Don Fuego et il vous sort tout de suite son portable pour vous montrer la photo qu'il a prise à mes côtés.*¹²

Son attitude le rend « fou » et d'ailleurs il sera le seul à reconnaître son existence, et ce qui met en relief sa marginalité dans la société. Son comportement attire l'attention, comme il est connu sous le nom de Don Fuego, un chanteur qui met le feu dans les cabarets, il s'habille en costume de scène, il met des habilles si spéciales et en couleur vive, d'une manière qui n'est pas nécessairement consciente, il permet aux individus de se faire une apparence qui les favorise au moins à leurs propres yeux d'une certaine forme d'excellence, et de marquer une différence entre eux et des groupes sociaux auxquels il ne veut pas être assimilé :

Dans l'armoire cadenassée, il y a mon panama, ma veste Christian Dior achetée à Paris que l'épouse d'un diplomate belge m'avait offerte en gage d'amitié, ma

¹¹ Ibid. P37.

¹² Ibid. P42

*chemise en soie, cadeau d'une Canadienne, mon pantalon de flanelle et mes chaussures italiennes à pointe ferrée. Des articles de cette qualité ne se vendent pas dans les boutiques de La Havane.*¹³

Son comportement est bizarre et ses pensées sont devenues absurdes :

En réalité, je nourris l'espoir absurde que cette histoire de privatisation ne soit qu'une rumeur, que rien d'officiel n'ait été signé. En chemin, j'imagine Pedro et Luis en train de me guetter sur le perron du cabaret, la main sur la bouche pour masquer leur rire. Je les vois me montrer du doigt en me lançant : « On t'a fait marcher, pas vrai ? On t'a fait passer une sacrée nuit blanche », et moi, soulagé, je me figure en train de les remercier de s'être payé ma tête pour me rendre à une joie plus forte que celle que je partage avec mon public... Mais il n'y a personne sur le perron du Buena Vista¹⁴

Depuis qu'il se retrouve au chômage, passe son temps à errer et il ne sait quel chemin suivre, et c'est à partir de là qu'il commence à penser à sa famille qu'il a détruite lui-même à cause de sa passion « la musique », divorcé, et sa fille vit avec sa mère, il désintéresse carrément son avenir et il l'a mis dans l'oubli, son fils qui vivait avec lui, qu'il négligeait à plusieurs reprises et ne s'intéresse guère à son avenir. Jusqu'à qu'il rencontre Mayenssi une jeune fille mystérieuse qui fait 40 ans sa cadette ou il tombera follement amoureux d'elle, arrivé au point où il perd la raison, devenu un jeune de vingt ans qui fait un retour d'âge :

Mayenssi, tu as changé mon existence. Je n'ai pas reconnu ma voix qu'un trémolo faussait. Je croyais que la musique était la vie. Aussi m'y suis-je investi corps et âme. J'ai négligé mes amis, ne me suis pas occupé de ma femme, et n'ai pas vu grandir mes enfants. Je me disais qu'ils me pardonneraient un jour, puisque je militais pour la meilleure des causes : la chanson. Je me suis

¹³ KHADRA Yasmina, Dieu n'habite pas la Havane, Alger, Pocket éditions, 2016, p.17.

¹⁴ Ibid. P31

*agenouillé devant elle, lui ai pris l'autre main. Je n'ai pas l'air d'être une bonne affaire, pourtant je suis un bon investissement.*¹⁵

Comme nous l'observons, d'après ses actes et ses actions, on ne peut le considérer comme fou, nous constatons un comportement insensé, une attitude absurde ; contraire à la raison, au bon sens, à la logique. L'absurde est ainsi la conséquence de la confrontation de l'homme avec un monde qu'il ne comprend pas et qui est incapable de donner un sens à sa vie : « *Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité.* »¹⁶ Une expérience qui justifie la folie du personnage ainsi que sa marginalité et son échec.

De notre côté, nous dirons que notre personnage principal Juan Del Monte Jonava est la figure par excellence du marginal, car dans son cas nous pouvons l'estimer étant un « fou » au moment où son attitude est désordonnée.

1.1.2 La figure du monstre

Le monstre est une figure littéraire très utilisée par les écrivains, elle reflète quelque'un de maléfique qui est différent des autres, c'est-à-dire un personnage marginal qui s'oppose généralement au héros, il apporte un déséquilibre et illustre un mélange de caractère. Aujourd'hui, c'est moins le crime que le criminel lui-même qui attire toute l'attention. la question qui est à chaque fois soulevée à l'occasion d'un passage à l'acte criminel, consiste à demander, non pas seulement ce qui a été fait, mais surtout comment ce qui a été fait a pu être fait et, bien plus encore, ce qu'est que cet être qui a pu commettre cela, et ce qui compte, c'est le criminel lui-même, l'intention ou la motivation qui a présidé à l'accomplissement de son acte.

Si nous intéressons à la figure du monstre dans notre corpus, car nous voudrions étudier la monstruosité d'un personnage secondaire qui se nomme « Mayensi », une très belle

¹⁵ Ibid. P.173.

¹⁶ Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe, op. Cit.* p. 101.

jeune fille mystérieuse, que nous considérons étant un personnage marginal et monstrueux à la fois par rapport à ses actes criminels qui effraie le regard du lecteur.

Mayensi est un personnage secondaire, mais très important, car il va apporter un changement et mouvementer l'histoire par ses actes prodigieux. Une très belle fille de vingt ans et mystérieuse comme la décrit l'auteur, sortie de nulle part, la police ont embarqué son frère et elle n'a personne ou aller, Juan l'a rencontré pour la première fois dans un tram vert abandonné et rouillé, elle l'a surpris par sa présence avec du sang sur la robe au coin du tram : *« cette fille m'intrique ; quelque chose en elle me fascine et me trouble à la fois »*.

Nous remarquons déjà à première vue, d'après ses habilles et son regard farouche elle dégage une sorte de perversité malgré sa beauté, Don Fuego l'a ramené chez sa sœur ou il vivait pour qu'elle rétablisse un peu et reprenne ses forces afin qu'elle suive son chemin. Accueillie à bras ouverts, jusqu'au jour ou elle surprend Gracia le neveu de Juan, elle le frappe et prend la fuite pour des raisons inconnues : *« Tu es sûr qu'elle a toute sa tête, la clocharde que tu m'as ramenée ? Regarde dans quel état elle a mis mon fils. C'est ainsi qu'elle me remercie »*.¹⁷ *« Si c'est comme ça, s'emporte Serena, prends-la ailleurs avant qu'elle mette le feu à ma maison. C'est ce que je comptais faire depuis le début. Où est-elle ? Certainement en train d'incendier la ville entière »*.¹⁸

Dans le texte de Yasmina Khadra ; cette attitude de Mayensi fait partie de son trouble où elle devient cette fille incontrôlable et dangereuse dès la mort de son père. Quand Don Fuego la laisse seule pendant la fête nationale, elle a commis un crime et tuer un homme sur la plage avec un sang froid, elle le battait avec une pierre jusqu'à la mort, car cet homme se rapproche d'elle :

«Elle me présente un visage livide, distordu, épouvantable. Son regard est vague, éperdu. Lorsqu'elle découvre la pierre ensanglantée dans sa main, elle accuse un soubresaut, émerge un instant de ses abîmes, semble ne pas comprendre avant de

¹⁷ Ibid. P153

¹⁸ Ibid. P154

réaliser ce qu'elle vient de commettre. Elle a la réaction de quelqu'un qui découvre un serpent dans son sac. Tout son corps se soulève. Elle lâche la pierre, essuie ses mains sur sa robe. Ses gestes sont saccadés, chargés d'écœurement et d'effroi.»¹⁹

« La fugueuse », surnommée par Don Fuego, indique que notre personnage féminin est fugitive, ce qui veut dire qu'elle a une vie instable et toujours en danger. Mayensi est le seul personnage qui a des troubles de personnalité et qui cache en elle même une folie dangereuse et cela apparaît dans le texte par la double personnalité que Mayensi se fait ou elle s'appelle Mayensi dans l'une et « candela » dans son vrai nom. C'est une fille qui a deux apparences : une fille jolie, douce et une dangereuse et fatale.

Mayensi est une très jolie femme qui semblait être d'une grande innocente, mais en vérité d'après ses actes commis est une tueuse sans pitié, une comédienne et une menteuse d'un talent irréfutable au point que tout le monde était dupé par ses airs innocents.

Une marginalité secrète qui cache bien sa monstruosité d'après ses gestes et ses agissements révèlent nécessairement une marginalité monstrueuse suite à ses échecs. Nous observons que l'assimilation de la délinquance à une anomalie du comportement ou à la tendance à exprimer une personnalité anormale, troublée, déstructurée, etc. appelle la mise en œuvre, toujours renouvelée et toujours plus insistante, d'une logique de la normalisation, afin de repositionner les marginaux, les anormaux, les inadaptés dans le circuit ordinaire de l'existence.

1.1.3 La figure du clochard

La figure du Clochard est généralement convoquée pour incarner un modèle social en rupture avec l'existant, dans la littérature, le Clochard joue souvent le rôle d'un révélateur ou un sage homme, il expose le désordre de la société et met en valeur l'immoralité des hommes privilégiés, le clochard joue le même rôle symbolique affecté

¹⁹ Ibid. P209

d'un fou ou d'un artiste auquel il emprunte d'ailleurs bien des traits physiques et psychologiques :

Le clochard est un « fou de l'exclusion ». Il n'en revient jamais. Donc le clochard est et n'est pas le pauvre. La pauvreté vous pousse à la rue, mais il y a autre chose dans la clochardisation. Il y a un reste. Et parviendrait-on à mettre en œuvre la société la plus solidaire et la plus prospère qui soit, il resterait des clochards (on se rappelle à ce propos la formule malheureuse et même scandaleuse à certains égards.²⁰

Dans Dieu n'Habite pas la Havane, nous retrouvons un personnage qui semble un fou, « Panchito » un personnage que nous considérons comme étant un clochard par rapport à son style de vie, sa misère et son dénuement. Sa marginalité et son traitement des codes sociaux empêchent d'évacuer cette culpabilité par des échanges ordinaires. Panchito qui habite une vieille baraque au pied de la colline avec son chien alcoolique loin des gens, au milieu d'un tas de bouquins et de chiffons, quelqu'un de solitaire et de désordonné. Panchito a subi plusieurs échecs dans sa vie qu'il est devenu vagabond et qui s'éloigne de sa société, et l'auteur le décrit comme :

Depuis qu'il a divorcé d'avec sa trompette, Panchito se laisse aller. De l'aube jusque tard dans la nuit, il est rond comme une barrique, seul avec son chien, ses fantômes sur le dos et la tête pleine de gâchis. Il élève des poulets qu'il vend au marché noir, fume des cigarettes qu'il roule lui-même et cultive son jardin potager pour continuer de ne rien devoir à personne.²¹

Par cette simple description, le lecteur peut déjà imaginer qu'il aura affaire à un homme pas comme les autres, c'est-à-dire un personnage marginal. Sa posture, son aspect physique, psychologique et ses activités donnent à voir un clochard. Le narrateur indique qu'il traîne quotidiennement seul dans sa baraque avec son chien alcoolique. La pauvreté extrême, la déchéance physique et le sentiment d'échec n'entament pas toujours le désir d'intégration collective, et selon l'auteur :

²⁰ Vincent Grégoire. 2008/1 (N° 3). Pauvreté et clochardisation : la littérature peut-elle en parler ? « Sens dessus », p 49.

²¹ Ibid. P48

Si il est devenu pauvre c'est après avoir dilapidé des millions, s'il est devenu sage et paresseux – la paresse étant, selon lui, la forme la plus gratifiante de la sagesse –, c'est parce qu'il est persuadé que la vie, avec ses hauts et ses bas, ses mannes et ses vacheries, n'a pas de secrets pour lui.²²

Pour mieux comprendre en quoi sa marginalité serait un signe d'échec, il faudrait peut-être se rappeler que l'auteur le décrit comme étant sans véritable identité, sans famille connue, sans emploi, Panchito semble être un itinérant qui vit d'expédient.

En fin de compte, nous constatons que les personnages étudiés incarnent l'échec. Qu'il s'agisse de fou, de monstre ou de clochard, ils ressortent des marques psychologiques, physiques et comportementales de ces figures les signes de leur difficulté à faire face à la société qui les entoure. Si nous convenons avec Louis de Bonald que « la littérature est l'expression de la société »²³, nous nous rendons compte qu'à travers ces personnages, le roman représente une société qui échoue.

²² Ibid. P95

²³ Louis de Bonald [dir.], Œuvres choisies. Écrits sur la littérature, tome 1, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 8.

Chapitre 02 :

Les parcours déceptifs des personnages

Si dans le premier chapitre, il s'agissait d'analyser l'être d'un personnage, nous envisageons ici d'étudier son parcours à travers la trame événementielle (intrigue) et les tâches. Ainsi, le voyage sera vu comme un mouvement, un ensemble de faits, un ensemble d'actions qui se décomposent en un but précis pour atteindre un objectif, mais qui se termine sur une impasse. Tenant compte de la spécificité de chaque situation, notre approche, plutôt que d'être exclusive, consiste généralement à : d'abord, identifier la structure événementielle (phases du parcours) en précisant ce que veut le sujet (objet selon la théorie de Greimas). Ensuite, puisque toutes les leçons conduisent à une forme d'échec, il s'agira de comprendre de quoi il s'agit (quel est l'échec concernant les personnages eux-mêmes, le narrateur ou nos lecteurs ?), nous allons analyser l'échec à la lumière du contexte socio-historique ayant inspiré l'œuvre, car sans être mimétique de la société, la littérature, comme le dit Jacques Dubois, « parle du monde et parle au monde »²⁴.

Dans notre corpus, nous retrouvons deux types de parcours : les parcours individuels constitués des faits, des actes et des gestes volontairement entrepris par des sujets individuels, mais qui échouent. Ces parcours individuels comprennent aussi un ensemble de faits et d'événements subis involontairement par les sujets et qui les entraînent dans l'impasse. Ensuite, les parcours collectifs qui présentent des actions engagées de manière concertée afin de réaliser un projet collectif, mais sanctionnées par l'insuccès. Ils mettent en lumière des événements néfastes imposés par l'Histoire. Les deux types de parcours sont corrélatifs, les uns aboutissant aux autres. En effet, l'accumulation des parcours individuels qui échouent donne à voir un échec collectif, précisément une impasse sociale. Par ailleurs, l'insuccès des parcours collectifs (sociaux) est à l'origine de l'échec des quêtes personnelles.

1.1 Les parcours individuels

Dans notre corpus, nous retrouvons plusieurs parcours individuels, mais tous n'étant pas significatifs au même degré, nous analyserons les quêtes dont la trame est assez structurée où peut être reconstruite de manière à pouvoir permettre de retracer le

²⁴ Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, Paris, Seuil, 2000, p. 16.

parcours du sens. Ces trames confèrent aussi leur intensité dramatique aux récits de l'échec et, ce faisant, permettent d'en cerner les causalités.

1.1.1 Juan Del Monte Jonava

Au regard du volume textuel qui lui est consacré, Juan Del Monte Jonava est le personnage principal de *Dieu n'habite pas la Havane*, occupe presque tous les chapitres du roman. Au moment de la situation initiale de son parcours, Don Fuego mène une vie difficile, il a perdu ses parents depuis son plus jeune âge, sa mère en première dans un accident de voiture puis son père qui se suicide trois jours après le premier drame, nous constatons déjà qu'il a commencé sa vie avec un drame, celui de perdre ses parents, et le seul conseil qu'il a reçu auprès de son père c'est « *Vis ta vie.* » P11. Il est devenu chanteur, et pour lui la vie s'est chantée : « *Je suis une voix – ma tête, mes jambes, mes bras, mon cœur, mon ventre n'en sont que des accessoires de fortune* ». P13

Avant vivait à Régula dans un village religieux avec sa femme et ses deux enfants, jusqu'à ce que sa femme l'abandonne sur le coup, divorcé, et vivant avec sa sœur, en consacrant toutes ses journées au chant et aux cabarets il finit par déchirer sa famille :

Elena n'était pas de mon avis : «Tu fais le bonheur des fêtards en gâchant le mien, hurlait-elle. Je te hais, je te hais. Rends-moi ma liberté. » Elena ne comprenait pas qu'un artiste, ça se partage. Pour elle, je n'étais qu'un épouvantail narcissique qui ne pensait qu'à lui et dont la famille se réduisait à un accessoire, une formalité, une garniture ». Elle s'était levée, la mort dans l'âme : « Tu vois ? Tu ne penses qu'à toi. » Elle ne m'avait plus adressé la parole. Cinq minutes après, je m'étais frappé le front avec le plat de la main : le mercredi 24 avril était le jour d'anniversaire de notre fille. Le divorce a été prononcé sans que j'aie pu placer un mot.²⁵

Nous remarquons que cette impasse plonge le personnage dans une tourmente aggravée, surtout à partir du jour où le cabaret Buena Vista café change de propriétaire et perd sa place où il chante, et donc il ne retrouve ni famille ni domicile et encore moins de poste de travail, nous pouvons définir cette impasse comme un échec absolu, il se retrouve à

²⁵ Ibid. P59

errer et à chercher du travail partout dans la Havane, il reçoit que des réponses négatives : « *Je ne vous promets rien, mais je ferai mon possible pour vous dégoter un cadre qui sied à votre talent* ». ²⁶

Lors de sa rencontre avec Mayenssi, une très belle fille de vingt ans, qui fait presque l'âge de sa fille, « *Ne t'emballe pas. Elle n'a que vingt ans, le tiers de ton âge. L'insinuation de ma sœur me blesse. Mais je lui pardonne, car elle est à mille lieues de deviner le séisme qui chamboule mon être et l'ensemble de mes certitudes. Ce que je ressens pour Mayenssi, je ne l'ai jamais éprouvé avant. Bien qu'elle ne fasse que le tiers de mon âge, elle possède déjà une bonne partie de mon âme* ». ²⁷

Don Fuego croyait qu'il a trouvé le sens à sa vie alors que c'est tout à fait le contraire, il rencontrera encore des échecs et des déceptions dans son parcours avec Mayenssi, comme le jour où elle a amoché son neveu dans la maison de sa sœur et prit la fuite, alors que Don Fuego consacra son temps à sa recherche, avant il cherchait du travail, maintenant il cherche Mayenssi, il court d'une déception à l'autre d'un échec à l'échec, devenu fou, déçu, absurde :

Que m'arrive-t-il ? Après qui suis-je en train de courir ? Après elle ou après moi ? Dans ma tête, un seul cri retentit sans cesse : retrouve-la. Ne cherche pas à comprendre. Il n'y a rien à comprendre. Lorsque le cœur s'invente une histoire, la raison n'a pas voix au chapitre. Je suis comme fou. Je croyais que ma vie m'appartenait, et voilà qu'une fille dont je ne connais pas grand-chose me la confisque. Comment une illustre inconnue a-t-elle pu m'habiter jusqu'à se substituer à mon âme ? Sa disparition est un gouffre qui n'en finit pas de m'engloutir. Je me sens apatride sur mon propre territoire. Ne me reconnaissant plus, je crapahute à côté d'un étranger. Désespéré. Perdu. Aussi pauvre qu'une branche en hiver, aussi triste qu'un clown. Je ne peux que frapper dans mes mains en signe de désarroi, halluciner à chaque coin de

²⁶ Ibid. P44

²⁷ Ibid. P126

*rue en croyant la voir. Mayensi partie, elle a aspiré l'air que je respirais et m'a laissé sous vide.*²⁸

Cependant, Don Fuego a trouvé refuge loin de sa famille, habite une petite baraque au bord de la mer avec Mayenssi. Lors d'une soirée musicale, Don Fuego invite Mayenssi dans un concert où il se produit, vers la fin de la soirée fut cauchemardesque pour le couple d'où la fugueuse assassinera un homme qu'il a suivi dehors et elle plongera notre héros dans une énigme et une impasse aggravée :

*La petite plage n'est que mort, malheur, cauchemar grandeur nature. Le corps désarticulé s'est substitué à ce qui l'entoure. Je ne vois que lui, le sang auréolant son crâne défoncé, sa terrible rigidité, et je me dis qu'il n'a pas le droit d'être là, qu'il n'est pas à sa place, qu'il fausse tout, qu'il doit s'évanouir dans la nature comme un effet d'optique avant que j'aie cligné des yeux. Sauf qu'il demeure là, obstinément, le cadavre de mes vœux les plus chers, il est bien là, à sa place, puisqu'aucun autre endroit ne le réclame. J'ai le sentiment d'être le plus maudit des hommes, que je suis conçu pour voir l'ensemble de mes rêves s'effondrer les uns après les autres comme un château de cartes. Je tremble de la tête aux pieds, le ventre retourné.*²⁹

Après toutes les déceptions et les échecs que le personnage a vécus durant son trajet, Juan Del Monte Jonava poignardé avec un couteau par Mayenssi chez lui après une dispute, la soirée fut cauchemardesque pour lui, on ne sait par quel miracle il a survécu après un mois d'hospitalisation :

J'ignore combien de coups elle m'a portés. Je tombe à genoux. Le visage de Mayensi est un masque mortuaire. Ses yeux sont pleins d'orages obscurs. Le couteau me surplombe ; je tente de me protéger, aucun muscle ne réagit en moi. Je ne peux que regarder la lame plonger, puis se retirer, plonger encore et encore dans ma chair...
P216

²⁸ Ibid. P155

²⁹ Ibid. P210

En approfondissant l'analyse, nous pouvons affirmer que le récit du parcours d'échec de Don Fuego est celui de l'amour aveugle et du destin compliqué.

1.1.2 Mayensi la fugitive

Mayensi est le second personnage en importance dans *Dieu n'habite pas la Havane*, il est apparu au milieu de l'histoire, mais elle joue un rôle très important dans le récit, Mayensi est une très belle jeune fille de vingt ans, qui a vécu près de la mer, et elle préfère toujours le silence et l'isolement loin des gens. Elle mène une vie difficile et compliquée, depuis qu'elle a perdu son père qu'elle aime énormément, devenue une fille dangereuse fugitive, ce qui veut dire qu'elle vit dans l'échec, et sa vie ressemble à une énigme.

Mayensi arrivait à la havane avec son frère dans le but de trouver un travail et construire son avenir à la capitale, mais la police a embarqué son frère, car pour y accéder à la capitale, il leur fallait un laissez-passer, donc elle se retrouve seule et devient une fugitive dans une capitale triste et pleine de corruption, perdue dans la vie et dont la vie est misérable et instable ; « *Je faisais la queue quand j'ai vu mon frère se faire arrêter. J'ai eu la peur de ma vie, alors j'ai fui tout droit sans savoir où j'allais* ». ³⁰

Nous remarquons déjà que tout au début de l'apparition du personnage dans le roman, on a affaire à un personnage de l'échec, elle se retrouve donc à errer et à se cacher comme une fugitive et elle n'a où aller. Un soir elle a trouvé refuge dans un vieux trame abandonné, ou elle surprend Don Fuego par sa présence ; « *J'essaye de lui relever le menton ; elle se projette en arrière, vive comme un escargot qui se retranche dans sa coquille. En reculant, son visage attrape la lumière du lampadaire et je remarque du sang sur sa peau* ». ³¹

Apparemment Mayensi a été violée ou agressée par un individu dans le noir et donc elle reste sous le choc :

³⁰ Ibid. P79

³¹ Ibid. P110

« — Tu as été agressée, voyons.

— Je ne veux pas aller à la police. On m'arrêterait comme mon frère.

— Il s'agit peut-être du détraqué qui s'attaque aux personnes isolées.

On ne peut pas le laisser dans la nature. — Je te dis qu'il faisait noir. — A-t-il abusé de toi ?

Elle ne répond pas. Je m'accroupis devant elle, tente de lui prendre la main ; de nouveau,

Elle recule, sans violence cette fois. — J'en ai marre, gémit-elle ». ³²

Mayensi a intégré donc la famille de Don Fuego chez sa sœur, où elle était nourrie logée blanchie, mais malheureusement pour elle cela ne va pas durer longtemps, car elle perdra la confiance de Serena la sœur de Don Fuego et pour toute la famille en blessant le neveu de Don Fuego, car elle se prendra à lui en le frappant violemment et prendra la fuite sur-le-champ.

À la maison, toute la famille est dans la salle de bains. J'ai cru que Javier avait fait un malaise, mais c'est son fils que je découvre sérieusement amoché. Serena finit de lui bander le crâne. Autour de moi, des regards sévères me mettent en joue. García a la figure en sang, un œil poché, les joues labourées de griffures profondes. P153

Toute cette dépossession pousse Mayensi vers une errance à travers les multiples vagabondages qui jalonnent son parcours, car le personnage est perpétuellement en proie au doute, ne sachant pas toujours ce qu'il devient, ni comment s'en sortir : c'est la vie d'une fugitive, car ce personnage donne parfois l'impression d'être un aventurier qui se projette au gré des circonstances.

Mayensi reprendra donc sa vie de fugitive, et elle va errer dans la havane jusqu'à que Don Fuego la retrouve à nouveau, car il était déjà à sa recherche, et elle accepte enfin de vivre avec lui dans une baraque comme elle le souhaitait loin des gens et près de la mer, elle profite de l'amour aveugle de son compagnon, pour elle c'est éphémère, car elle n'a

³² Ibid. P110

pas l'intention de vivre avec lui longtemps, juste le temps de trouver une bonne situation meilleure que cette dernière, car un soir lors d'une soirée musicale Mayenssi commettra un crime terrible, elle assassinera un inconnu avec une pierre :

« Elle me présente un visage livide, distordu, épouvantable. Son regard est vague, éperdu. Lorsqu'elle découvre la pierre ensanglantée dans sa main, elle accuse un soubresaut, émerge un instant de ses abîmes, semble ne pas comprendre avant de réaliser ce qu'elle vient de commettre. Elle a la réaction de quelqu'un qui découvre un serpent dans son sac. Tout son corps se soulève. Elle lâche la pierre, essuie ses mains sur sa robe. Ses gestes sont saccadés, chargés d'écœurement et d'effroi »³³

Mayenssi a perdu le contrôle et elle ne sait ce qu'elle faisait, après le drame sur la plage, en rentrant vite avec son compagnon, Don Fuego essayait de la calmer et de la détendre, mais elle était incontrôlable, et d'un seul coup se prend à Don Fuego en le poignardant à plusieurs coups avec le couteau et pria la fuite avec du sang sur sa robe :

« Mayenssi vient de me porter un coup de couteau. Ma main presse la blessure, du sang chaud suinte entre mes doigts. Un vide subit s'empare de mon être ; j'ai l'impression de flotter. — Arrête, Mayenssi. Tu es en train de toute fiche en l'air. Ce n'est pas bien. »³⁴

En quoi vraiment son parcours représente un échec ? C'est par le fait qu'elle rencontrera toujours des problèmes et des énigmes dans son parcours, et se sont des échecs qu'elle crée elle-même, dont elle ignore la cause, mais selon l'auteur l'a décrit étant une fille qui aime vraiment le silence, la mer et loin des gens : *« le visage de Mayenssi est un masque mortuaire. Ses yeux sont pleins d'orages obscurs »³⁵*

Si nous expliquons son parcours déceptif, nous retrouvons qu'elle s'est démarquée par sa trouble personnalité. C'est une femme qui a vécu des difficultés dans sa vie après la mort de son père, qui l'ont poussé de se changer vers le mal et vivre une vie compliquée.

³³ Ibid. P209

³⁴ Ibid. P215

³⁵ Ibid. P216

1.1.3 La vie basculée de Panchito

Panchito est un personnage secondaire, mais qui joue un rôle très important dans le roman, celui d'un homme sage et d'un conseiller. Après que sa vie ait basculée, il apparaît dès la première phrase de l'histoire : « *Qui rêve trop oublie de vivre* », disait Panchito ». Le personnage mène une vie heureuse et avec succès dans sa jeunesse, l'auteur n'a pas parlé autant de lui ou de sa vie en particulier, mais restera toujours présent jusqu'à la fin du récit, nous découvrons la vie de Panchito directement avec malheur, car décrit comme solitaire, loin des gens et de la société.

Panchito vit avec Orfeo, son chien alcoolique dans une vieille baraque au pied d'une colline au milieu d'un tas de bouquins et de chiffons. Il devint une légende lorsqu'il était jeune. Un trompettiste hors norme, il s'était produit dans le monde entier, sa vie a été basculée le jour où il a tout perdu ; son argent ; sa célébrité, sa place dans la société et nous ignorons la cause, mais nous savons que c'est un personnage qui a vraiment réussi dans sa vie, mais aussi celui qui a tout échoué dans sa vie :

Puis le vent a tourné, et Panchito a dégringolé de son Olympe plus vite qu'une enclume lâchée dans un précipice. Certains pensent que c'est à cause d'une idylle tragique, d'autres racontent qu'il avait couché avec la maîtresse d'un parrain sicilien avant de rentrer ventre à terre à Cuba mettre sa tête à l'abri.³⁶

Nous comprenons que la vie du personnage a basculé du succès vers l'échec, Panchito reste toujours ce personnage solitaire, loin des gens, et pour réintégrer la société et vivre comme des gens ordinaires est difficile pour lui, dans *Dieu n'habite pas la Havane*, ce personnage vit seul avec son chien, un conseiller pour Don Fuego, il sait tout de la vie, mais restera toujours la même personne dans son coin : *Sais-tu comment mon père s'est ruiné, mon pauvre Juan ? Il achetait toujours le gazon avant le terrain. Et quand il dénichait enfin le terrain, son gazon était fichu. Alors, il revendait le terrain pour renouveler son stock de gazon, et ainsi de suite jusqu'à la faillite.³⁷*

³⁶ Ibid. P48

³⁷ Ibid. P49

Panchito considère son chien comme son compagnon d'armes, il l'aimait plus que tout : « *Orfeo et moi, c'est le seul épisode de mon histoire qui mériterait d'être retenu. Ce que j'ai vécu avant de le rencontrer n'est qu'un synopsis bâclé* »³⁸.

Le seul compagnon qui comptait pour lui, vient de tomber malade et le personnage revivra donc un grand échec, une grande déception, car il va perdre Orfeo son chien, le seul qui lui reste dans sa vie après tant d'échec et d'impasse, va revivre encore une autre déception, et il se mit à pleurer, en jouant avec sa trompette qu'il n'a pas touchée depuis une longue durée : « *Et si Panchito a déterré sa trompette après des décennies d'abstinence, c'est que son chien vient de mourir* ». ³⁹

À travers son parcours déceptif, nous comprenons que Panchito, est décrit dès le début de l'histoire comme un être qui a échoué, mais qui reste persévérant en même temps, car, il est devenu sage et conseiller à force de ses échecs et de ses déceptions.

1.1.4 Ricardo et sa jeunesse

Ricardo est un personnage secondaire, apparu au milieu du roman, c'est le fils de Don Fuego, un jeune homme de 18 ans, qui passait toutes ses journées à se balader dans les rues sans rien faire. Il séchait les cours, traînait dans les rues, fréquentait des garçons louches, sa mère cumulait les problèmes à cause de lui. Ricardo mène une vie un peu compliquée, depuis que ses parents sont divorcés, le personnage vit avec son père et passe son temps à rien faire, juste attendre un courrier avec patience. D'après Serena, la sœur de Don Fuego : *Ricardo se lève à neuf heures, rejoint le trottoir d'en face et reste assis sur un morceau de carton jusqu'au passage du facteur. Lorsqu'il constate qu'il n'y a pas de courrier pour lui, il se volatilise durant la journée pour ne réapparaître qu'au dîner, qu'il ingurgite vite fait, avant de retourner glander dans les tripots.*⁴⁰

Nous constatons que le personnage vit l'échec chaque jour, depuis qu'il s'est engagé dans le monde de l'attente, le fait d'attendre quelques choses quotidiennement et sans

³⁸ Ibid. P118

³⁹ Ibid. P149

⁴⁰ Ibid. P60

recevoir aucune réponse, il est donc dans la déception, dans l'échec quotidien, pour Ricardo c'est son seul objectif, sa seule préoccupation, attendre un bout de papier chez le facteur :

Au sein de l'attente, les hautes classes se joignent aux bas étages, la solitude n'envie rien à la compagnie. Le temps presse ou passe. On va voir, on laisse venir, on fait traîner, on laisse faire, on constate, on envisage, on programme. On monte le direct avec autant de recul que le différé. De l'entrebâillement des attentes pointent une familiarité, une simplicité, une habitude qui font oublier la position attentive, opportuniste de celui qui attend.⁴¹

Si nous devions catégoriser ce personnage, nous dirions qu'il est dans la classe de la jeunesse perdue, il se retrouve avec une grande liberté qu'il le pousse à faire des choses illicites, il n'écoute pas son père ni sa mère non plus, car elle n'est pas à ses côtés tous les jours, selon le narrateur son échec est héréditaire : « *Je sais qu'il est malheureux. C'est le fruit de mes entrailles, j'ai mal quand il a mal. Je l'avais pourtant prévenu que ce n'était pas une bonne idée* ». ⁴²

Ricardo est toujours dans l'attente, il reste malheureux en attendant que sa copine à l'étranger lui régule des papiers pour qu'il installe à l'étranger, comme pour les jeunes de son âge, quitter le territoire est la meilleure solution pour avoir enfin le bonheur, c'est la raison pour laquelle il attend du courrier chaque matin depuis sept mois, convaincu que sa petite amie est en train de courir d'une mairie à une préfecture pour lui faciliter l'exil : *Ricardo n'accorde de crédit à personne dans la famille. Il évolue dans un pays où les rêves sont ailleurs, ployé sous le drame d'une jeunesse livrée à elle-même, certaine que si elle venait à décrocher la lune, les gardiens du temple la lui confisqueraient, car, à Cuba, tout ce qui ne relève pas de l'État, à défaut d'être réprimé, est saisi.*⁴³

Si le personnage vit dans l'échec à cause de l'attente, cette fois il connaîtra le vrai sens de l'échec et de la déception, après avoir reçu enfin la lettre qu'il attendait depuis un

⁴¹ Georges Sebbag, « L'attente », *Intersigne*, n° 1, fin 1982.

⁴² Ibid. P105

⁴³ Ibid. P123

long moment: Il manque de déchirer la lettre en l'arrachant au facteur. Tremblant de la tête aux pieds, il extirpe de l'enveloppe une carte postale et ne tarde pas à se raidir. Ce qu'il vient de lire l'a foudroyé. Il reste un long moment hébété, puis, les yeux chauffés à blanc tournés vers le ciel, il laisse tomber l'enveloppe et la carte postale par terre, et disparaît par un pertuis, hagard, éperdu, pareil à un somnambule : « *Je n'ai rien pu faire au sujet de tes papiers, Ricardo. Je suis sincèrement désolée. Prends soin de toi. Signé : Maria* »⁴⁴

Ricardo a passé toute sa jeunesse dans l'attente et les faux espoirs, il a connu le vrai sens de l'échec, de la déception, il vivra le reste de ses jours comme un saint dans une église, car pour lui sa vie a basculé le jour où il a reçu la lettre.

Au final, les destins écrasés de ces quatre figures (Juan Del Mont Jonava, Mayensi, Panchito, Ricardo) sont très bouleversants. Ils sont allégoriques du chaos institutionnel, et surtout de l'improductivité de la post colonie. Ils ont ceci en commun qu'ils montrent des personnages mourant dans la fleur de l'âge.

1.2 Les quêtes collectives

La société représentée dans le roman cherche un modèle d'organisation politique moderne, capable de générer le développement et de garantir le bien-être pour tous, mais à la Havane ce n'est pas le cas, la ville passe tout de suite sous le contrôle des États-Unis qui n'hésitent pas à dissimuler leur interventionnisme par l'instauration de régimes dictatoriaux, le coup d'État du sanguinaire Batista. Sous l'image de La Havane comme d'un refuge de l'insouciance et de la fête, gronde une puissante révolte sociale qui servira de terreau à la mise en place du régime communiste.

C'est également à la lumière de cet impératif que l'on peut comprendre ces propos du personnage Juan Del Monte Jonava quand il a perdu son poste au Buena Vista café, où le cabaret est privatisé à une Américaine, d'où il affirme : *Nous appartenons tous à l'État. Nos maisons, nos carrières, nos soucis, nos sous, nos chiens, nos femmes et nos putains,*

⁴⁴ Ibid. P143

*jusqu'aux cordes avec lesquelles on nous prendra un jour. Et quand l'État décide de se passer de nous, il est dans son droit.*⁴⁵

Nous comprenons que le peuple cubain souffre d'une injustice et d'une difficulté de vivre. Cet un échec infligé par l'état, et c'est le cas de Don Fuego et sa famille, d'ailleurs depuis le début de l'histoire, l'auteur montre aux lecteurs que toute la famille Jonava ont vécu de l'échec et vivent presque tous dans la même maison : *À La Havane, les familles vivent à plusieurs dans un même appartement. Depuis 1959 et la révolution castriste, la population a centuplé, mais la ville n'a pas bougé d'un poil, comme si une malédiction la retenait captive d'un passé aussi flamboyant que l'enfer.*⁴⁶

En effet, même si le projet et la quête du vivre ensemble ne sont pas suffisamment énoncés dans le roman, on sait que toutes les nations, surtout celles qui ont un moment de leur histoire ont connu la colonisation, cherchent généralement à unir leurs forces pour faciliter le développement et l'intégration.

Si nous prenons tous les membres de la famille Jonava, nous constatons qu'ils ont tous vécu une déception ou un échec dans leur parcours, du plus jeune au plus âgé, d'ailleurs ils vivent tous dans une seule maison, et ils partagent tout un seul foyer, au nombre de douze personnes dans un quartier moyen.

Nous pouvons comprendre que cet échec est familial vu qu'ils ont le même destin. Et si nous élargissons un peu vers la société, nous découvrons que le peuple cubain et en particulier a la Havane ont tous un destin compliqué, d'après l'auteur mène une réflexion douce et amère sur le temps qui passe et sur la vie des pauvres cubains d'où ils espèrent en des jours meilleurs à venir malgré l'injustice et la misère du pays.

Au final, ce qui ressort comme constante est que la quête de plusieurs personnages dans le roman est une quête sans espoir, car elle se heurte toujours au pouvoir, qu'il soit traditionnel ou politique. Lorsqu'il parvient à entamer sa marche, il est frappé du sceau

⁴⁵ Ibid. P23

⁴⁶ Ibid. P50

de l'impossibilité parce qu'il doit faire face à des forces de nuisance aux multiples relais. Ainsi, malgré la diversité des parcours, des sexes, du statut social, les personnages étudiés ont comme point commun de ne pas réussir lorsqu'on prend en compte les ambitions qui les animent. Tel que nous ont suggéré les cas de figures précédemment analysés, cette abondance de parcours d'échecs symbolise les multiples difficultés de la société cubaine.

Chapitre 03 :

**DÉPASSER L'IMAGINAIRE
DE L'ÉCHEC**

« (Solibo Magnifique me disait : “Oh, Oiseau, tu veux l’Indépendance, mais tu en portes l’idée comme on porte des menottes. D’abord : sois libre face à l’idée. Ensuite : dresse le compte de ce qui dans ta tête et dans ton ventre t’enchaîne. C’est d’abord là, ton combat...”). »

Patrick Chamoiseau, Solibo Magnifique, p.

Dans les chapitres précédents, nous avons observé une récurrence des parcours de l'échec, à travers les comportements, les attitudes, la parure et le langage des personnages qui portent les signes de la négativité. Au niveau des quêtes, individuelles (recherche d'emploi, recherche d'amour, de bien-être personnel) ou collectives (vivre ensemble, de la justice), les actions entreprises n'aboutissent souvent pas. Nous avons constaté que les différents énonciateurs de notre corpus tiennent un discours divergent sur l'échec : d'un côté, ceux qui légitiment les différentes crises sociales et leur bien-être, de l'autre, ceux qui ont un discours de destins compliqués. Tout cela met en lumière l'impasse et la déception de la majorité des personnages cités dans notre corpus, dont plusieurs domaines en portent les stigmates. Cet échec paraît assez généralisé, car presque tous les personnages sont concernés.

De ce qui précède, nous pouvons soutenir que le roman cerne un imaginaire de l'échec. Celui-ci est si récurrent, si prégnant qu'on a affaire à un phénomène majeur. La condition et l'imaginaire de l'échec. À ce point de l'analyse, on peut se demander si l'objectif se limite à cette mise en scène ou, au contraire, en recherchant les moyens d'un dépassement de cet imaginaire. Les analyses de « Roland Barthes dans *Leçon* »⁴⁷ et de « Jacques Dubois dans *Les romanciers du réel* »⁴⁸ peuvent nous aider à répondre à cette question. Roland Barthes affirme que le texte (la littérature, l'écriture) renvoie à plusieurs forces de « liberté » : Mathesis, Mimesis et Semiosis. Nous serons attentifs aux deux premières forces. En tant que Mathesis, le texte littéraire intègre beaucoup de savoirs : « savoir historique, géographique, social [...] anthropologique⁴⁹ ». Comme Mimesis, il cherche à représenter quelque chose par les « utopies du langage⁵⁰ » dans le but de « changer le monde⁵¹ ». Jacques Dubois quant à lui soutient que le roman est un élément qui permet de dire le social, qu'il « parle du monde et parle au monde⁵² ». À la lumière des travaux de Barthes et de Dubois, nous pouvons dire que la fiction de notre

⁴⁷ Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978.

⁴⁸ Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, Paris, Seuil, 2000.

⁴⁹ Roland Barthes, *Leçon*, op. cit., p. 17

⁵⁰ Ibid., p. 23.

⁵¹ Id.

⁵² Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, op. Cit., p. 16.

roman produit un discours critique sur la question, persistante, et non moins contestable de l'échec des personnages et de la société cubaine.

1.1 Sortir de l'imaginaire de l'échec

À travers les différentes scénographies analysées, le romancier tend à transcender l'imaginaire de l'échec. Pour le démontrer, nous nous proposons d'étudier la façon dont certains procédés comme l'ironie, l'humour, le jeu de mots, l'antithèse, etc. servent à déconstruire cet imaginaire. La lecture que nous venons d'en proposer montre que le roman participe d'un projet de dépassement de l'échec, d'un imaginaire qui propose des solutions pour sortir de « la grande nuit »⁵³, ainsi que le dit Achille Mbembe : « *Nous observerons les romans, mais tiendrons également compte des points de vue des auteurs, car leurs choix esthétiques reflètent leurs prises de position* ».

Henri Mitterrand constate : *L'auteur de romans occupe une place particulière sur le terrain des échanges et des confrontations. La valeur idéologique, morale, politique de son œuvre tient non seulement aux propositions, aux phrases de base qui se font entendre dans les profondeurs de son récit, mais aussi à l'image que se font ses lecteurs de la nature et de la portée du roman et de la place du romancier*⁵⁴.

1.1.1 La déconstruction

Certains romanciers empruntent l'humour et l'ironie pour se défaire de l'imagination de l'échec, par exemple, dans *Dieu n'habite pas la Havane*, l'humour est utilisé dans plusieurs situations qui mettent les personnages dans la déception, c'est le cas de Juan Del Monte Jonava quand il sacrifiait un poulet au bord de la rivière pour que les dieux acceptent ses sacrifices et ses prières pour qu'il retrouve enfin Mayenssi : « *J'ai honte du mal que j'inflige à la pauvre volaille, maudis le couteau qui se substitue à mon poing, le sang qui m'éclabousse, l'horreur qui me saisit à la gorge, pourtant, aussi ignoble que cela puisse paraître, si c'était à refaire, je le ferais encore et encore jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul oiseau debout sur terre* ». ⁵⁵ Cette situation d'échec est une façon de mettre en évidence

⁵³ Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit*, op. Cit.

⁵⁴ Henri Mitterrand, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 16.

⁵⁵ Ibid. P162

l'obsolescence de certaines pratiques de la culture traditionnelle. Cela est visible, notamment, dans cette scène où elle est décrite avec humour.

Ce genre de pratique a atteint des proportions alarmantes. Tous les matins, de plus en plus de gens y compris Don Fuego dans la Havane viennent convoquer les divinités qu'ils ont eux-mêmes créées de toutes pièces entre une hallucination opiacée et une démence suicidaire dans la société cubaine, l'humour permet de remettre en cause certaines croyances dépassées : « *Vers le soir, d'autres souffre-douleur se sont amenés avec leurs bêtes sacrificielles. Certains ont supplié Yemanjá, déesse de la mer, de mettre un peu de lumière dans leur nuit, d'autres ont chargé Oshún, dieu du fleuve, de les laver de leurs péchés...* »⁵⁶

À travers le héros-narrateur, Yasmina Khadra utilise aussi l'humour pour déconstruire le mythe des divinités et des fétiches : *À La Havane, Dieu n'a plus la cote. Dans cette ville qui a troqué son lustre d'autrefois contre une humilité militante faite de privations et d'abjurations, la contrainte idéologique a eu raison de la Foi. Après avoir épuisé l'ensemble des recours adressés au Père de Jésus, et ce dernier s'étant inscrit aux abonnés absents, les quêteurs de miracles se sont déportés sur l'esprit de leurs ancêtres. Ils trouvent moins hasardeux de confier leurs vœux aux prêtres et aux charlatans que de solliciter les prophètes plus occupés à entretenir leurs jardins d'Éden qu'à prêter aux damnés d'ici-bas.*⁵⁷

Cette attitude consiste à prouver qu'à travers l'humour, l'auteur nous fait comprendre que les Cubains vivent dans le malheur, car l'humour laisse paraître le caractère absurde et irrationnel de leurs comportements.

Sur la même lancée, l'auteur se sert de l'ironie à travers la scansion du titre « Dieu n'habite pas la Havane ». En affirmant que le titre veut dire aussi que la Havane est abandonnée de Dieu., ce qui prouve le malheur et l'échec vécu par les personnages et toute la société cubaine, Juan Del Monte Jonava se veut ironique et cherche à contredire

⁵⁶ Ibid. P46

⁵⁷ Ibid. P46

l'idée véhiculée par certaines traditions sociales selon laquelle l'homme ne peut pas être maître de son destin.

1.2 Voix/voies du dépassement

« L'échec n'est qu'une preuve négative ; l'échec est toujours expérimental Ne tombe-t-on pas en apprenant à faire du vélo ? Sait-on gagner une compétition sportive juste après le visionnage d'un champion ? La langue ne fourche-t-elle pas dans la découverte du langage ? »⁵⁸

Par la voix des romanciers, ce dépassement, suggéré ou recommandé, emprunte plusieurs voies : « se regarder soi-même », faire la libération et chasser le mal, opérer une rupture épistémologique et un ajustement culturel, procéder à une action révolutionnaire, prendre la voie de la « construction ». Nous constatons que toutes ces voix/voies permettent davantage de lutter contre les causes intérieures de l'échec. En effet, les romanciers montrent que les solutions des sociétés postcoloniales en particulier Cuba devraient venir de l'intérieur. Ainsi, en combattant efficacement les causes extérieures de l'échec.

L'échec est destin, mais ce destin n'est pas opaque. Justement parce qu'il a quelque chose d'inévitable et d'insurmontable, et qu'il n'est pas réductible à la suite et à la somme des revers qui jalonnent l'histoire des individus et des sociétés, des civilisations et de l'espèce elle-même, l'échec devient une sorte de catégorie existentielle par le moyen duquel l'homme n'est pas incapable de mieux comprendre sa situation et peut-être sa destinée dans un monde qui se révèle durement inégal à son aspiration fondamentale. Si bien que, porté et inspiré par le plus riche des sujets, Jean Lacroix a écrit à la fois une phénoménologie de l'échec et un court traité métaphysique de l'existence humaine, qui donnent l'une et l'autre beaucoup à penser : *L'échec révèle de lui-même son essence ambiguë, bivalente, bien faite pour mettre en déroute les systèmes optimistes aussi bien que les partialités pessimistes. Que d'échecs bienfaisants, de mauvaises fortunes qui révèlent le*

⁵⁸ Si l'on n'apprend pas à échouer, alors on échoue à apprendre" (Tal Ben-Shahar),
Publié le 21 déc. 2018

*meilleur des cœurs ! Bien des réussites ont leur source dans un échec assumé, transposé, sublimé, à la manière de l'écrivain qui d'un amour impossible fait poésie ou roman*⁵⁹.

Notre Héros Don Fuego, un personnage qui a connu un véritable échec dans son parcours, il a vécu l'enfer des échecs et de déceptions, mais qui a fini par dépasser cet échec en corrigeant ses défauts et en acceptant ses malheurs, nous le retrouvons étant un personnage persévérant et surtout optimiste, malgré ses échecs et ses grandes déceptions, n'a jamais renoncé à son but et sa passion la musique, nous pouvons affirmer ça par un extrait dans le corpus : *Le matin, à la première heure, sous prétexte de récupérer mes affaires personnelles, je décide de retourner au Buena Vista. En réalité, je nourris l'espoir absurde que cette histoire de privatisation ne soit qu'une rumeur, que rien d'officiel n'ait été signé. En chemin, j'imagine Pedro et Luis en train de me guetter sur le perron du cabaret, la main sur la bouche pour masquer leur rire. Je les vois me montrer du doigt en me lançant : « On t'a fait marcher, pas vrai ? On t'a fait passer une sacrée nuit blanche »*⁶⁰.

Nous remarquons de cette dernière que le personnage essaie de dépasser son imaginaire de l'échec en nourrissant son espoir que la privatisation du cabaret où il chantait ne soit qu'une rumeur, d'après l'auteur, Don Fuego est décrit comme un personnage qui échoue, mais qui avance en même temps, un personnage optimiste et qui croit en lui malgré ses échecs et ses déceptions : *Le monde n'est pas obligé d'être parfait, mais il nous appartient de lui trouver un sens qui nous aidera à accéder à une part de bonheur. Il y a immanquablement une issue à n'importe quelle mauvaise passe. Il suffit d'y croire. Moi, j'y crois. Mon optimisme, je le cultive dans mon jardin potager.*⁶¹

Après combien d'échecs que la vie lui infligé, notre héros reste toujours un personnage qui réessaye après son échec et d'ailleurs il est arrivé à un point où il a été poignardé et menacé de mort par Mayenssi qu'il aimait follement, après sa sortie de l'hôpital, il a dépassé son imaginaire de l'échec en continuant sa recherche jusqu'à ce qu'il affirme tout seul qu'il a perdu la fille de vrai : *« La nuit, il m'arrive de rêver de Mayensi, et ça*

⁵⁹ " L'ÉCHEC ", de Jean Lacroix. Par ETIENNE BORNE. Publié le 11 janvier 1965

⁶⁰ Ibid. P31

⁶¹ Ibid. P09

*me rend plus triste encore. Lorsque l'ennui me livre en pâture à la mélancolie, je vais chez Panchito tempérer mes hantises ».*⁶²

Nous pouvons affirmer que notre personnage dépasse son échec et ses déceptions par peur et inquiétude, mais il les a dépassés quand même avec courage et persévérance : *Il faut que je m'en aille, que je coure ce risque pour me prouver que je suis capable de claquer la porte derrière moi. Dehors, les épreuves me narguent. Elles connaissent tous mes itinéraires, je connais tous leurs traquenards ; plutôt me perdre à jamais que m'attarder une minute de plus dans ma chambre. Mais où aller semer l'ombre de Mayensi, l'odeur du sang qui revient polluer mon être, l'horreur de cette nuit où le rêve s'est mué en cauchemar ? Aucun endroit n'est un abri pour celui qui fuit le bruit de ses pas.*⁶³

Même en parlant d'autres personnages que ça soit Don, Mayenssi, Ricardo et Panchito, ont tous réussi à dépasser leurs échecs et leurs déceptions, « *Ce qui rend dingue c'est de vouloir absolument tout savoir, tout comprendre et d'avoir le contrôle de la situation. On veut être certain de l'amour que l'autre a pour soi, mais la confiance c'est justement accepter de ne pas être sûr de son couple, réussir à aimer ce qui d'habitude nous effraie, à savoir l'incertitude et les échecs potentiels ».*⁶⁴

Toutes les démarches et propositions analysées devraient aboutir, c'est-à-dire à regarder devant soi et non derrière, à miser sur l'avenir et non continuer à ressusciter le passé. Il s'agit de mettre fin à l'échec, Ceux qui arrivent à rebondir sont déjà ceux qui réussissent à comprendre d'où vient leur échec. Il faut être ou devenir suffisamment flexibles pour arriver à remettre en cause son modèle pour réussir à rebondir lorsqu'un personnage connaît des difficultés.

Ceux qui abandonnent tout sans chercher de solution alternative lorsque des problèmes arrivent ont en général du mal à transformer l'échec en opportunité. Cela prend du temps, ce n'est jamais facile. Personne n'est fier de dire qu'il ait échoué et perdu

⁶² Ibid. P220

⁶³ Ibid. P221

⁶⁴ Pourquoi l'échec peut-il nous aider à mieux réussir dans la vie ?
par [France Inter](#) publié le 5 décembre 2019

quelque chose dans la vie. Mais pour bien le vivre, il faut commencer par assumer ses responsabilités. Et puis il faut relativiser en se rappelant que la plupart qui ont bien réussi ont connu également d'énormes échecs comme le cas de nos personnages en particulier Juan Del Monte Jonava, notre héros qui a passé par des échecs énormes, mais qui a réussi à les dépasser et passer à autre chose dans son parcours de vie comme le dit Hellen Keller dans sa citation : *« Faites jaillir le courage. Plutôt que de penser aux échecs d'aujourd'hui, il vaut mieux penser aux succès de demain... Lorsqu'une porte du bonheur se ferme, une nouvelle porte s'ouvre. Mais nous restons trop longtemps les yeux fixés sur la porte fermée et nous ne regardons pas la nouvelle porte ouverte devant nous. »*

CONCLUSION

Dans ce travail, notre objectif est porté d'abord sur la littérature maghrébine en général et plus particulièrement sur l'œuvre *Dieu n'habite pas la Havane* de Yasmina Khadra. Nous avons voyagé à Cuba grâce à un auteur qui a suivi de près la vie quotidienne des habitants de la Havane ainsi que leur régime politique et social, il a pu raconter l'âme d'un peuple loin de tous les clichés et un peuple qui a subi l'échec durant toute leur vie.

Quels bilans et quelles perspectives au terme de ce travail ?

Il était question de montrer que, d'une part, l'échec jalonne ce roman de bout en bout, et que, d'autre part, dans notre corpus et chez l'auteur, on peut entrevoir des pistes de dépassement de l'échec.

Nous nous sommes appuyés sur l'étude des personnages. Nous avons observé qu'ils pataugent dans un perpétuel malaise existentiel. Ainsi, nous avons mis en lumière une certaine négativité à partir des différents profils : Don Fuego qui a perdu son travail et qui se met à errer dans toute la ville et qu'il croise que des échecs dans son parcours, Ricardo qui tombe dans l'attente et vers la fin était déçu et il ne sait quoi faire ni où aller, nous avons constaté une marginalité sociale comme le cas de Panchito qui vit comme un fou ou un clochard, Ainsi, Mayenssi qu'on nomme la monstrueuse et la fugueuse vivait comme un criminel dans la société et nous remarquons que des déceptions dans son parcours, par leur comportement, leur langage, leurs traits psychologiques et physiques, leur nomina stique, de nombreux personnages du roman sont apparus comme la métaphore de l'échec de la société cubaine.

Par ailleurs, la quête des personnages a montré des parcours déceptifs. La plupart des quêtes, individuelles ou collectives, s'achèvent par l'échec à cause de l'influence négative des pouvoirs, politiques ou destins compliqués.

Nous avons finalement constaté que l'échec qui jalonne les profils et les parcours des personnages est relatif, car ce qui est considéré comme échec par les uns ne l'est pas par les autres. Ce constat nous a amené à dégager deux positions antagonistes dans le texte: celle des actants qui légitiment et rationalisent l'échec au nom de certaines croyances et

d'un certain habitus, en en faisant une fatalité et celle des actants qui contestent cet échec. Cette confrontation nous a conduits à chercher la vraie nature de l'échec. Partant des causes (origines) de l'échec, il est apparu que ce phénomène n'est pas une fatalité, d'où le dernier axe de notre travail consacré à l'analyse des voies/voix par lesquelles le roman déconstruit et transcende ce phénomène.

Au bout du parcours, l'hypothèse posée à l'introduction semble se vérifier tout au long des trois chapitres de ce travail. Ainsi, dans les deux premiers chapitres, nous avons montré que le roman met en scène l'échec des personnages et ses causes à travers diverses catégories sociales. Et enfin, dans le troisième et dernier chapitre, nous avons pu démontrer que le romancier va au-delà d'un simple constat de l'échec, en déconstruisant les causes et en proposant des pistes et des solutions.

En approfondissant dans cette dernière phase du travail, la question principale centrée sur la mise en scène de l'échec, autrement dit, en cherchant à comprendre pourquoi l'échec est si récurrent dans le roman de Dieu n'habite pas la Havane, l'analyse nous a poussé à aller au-delà d'une lecture de surface des œuvres et à aller aux fondements mêmes de l'échec. Par ailleurs, nous avons constaté que l'échec est largement tributaire de l'habitus du sujet postcolonial.

En effet, ce dernier, manifestant parfois un attachement excessif à ses traditions et croyances, n'accepte pas facilement le changement. Nous l'avons bien vu dans le cas de Don Fuego qui ne réussit pas à regagner son poste de travail et regagner sa vie d'avant et vivre comme les autres cubains de la Havane, celui, de Mayenssi qui vit comme une criminelle sans avenir et sans abri à cause de la difficulté à concilier deux modes de pensées ainsi que celui de Panchito qui vit étant un clochard dans une société de misère et de corruption dans un pays d'injustice.

Dans cette optique, le travail est une investigation de la représentation romanesque de la condition humaine, car, comme le souligne Hannah Arendt : « *tout ce qui touche la vie humaine, tout ce qui se maintient en relation avec elle, assume immédiatement le*

caractère de condition de l'existence humaine »⁶⁵. Même si le roman est parsemé de bout en bout par les cris de détresse, on peut lire en filigrane des signes d'espoir.

Les solutions à l'échec des sociétés ou personnes en particulier se trouvent pour la plupart dans le dépassement de ses causes. Ainsi, il faudrait comprendre, comme l'ont suggéré les romanciers, que c'est en dépassant ces causes que l'on arrive à régler les problèmes hérités ou n'importe quel échec dans la vie.

Face à un échec, il est clair qu'il y a de la souffrance, ce n'est pas une période évidente, mais on devait en passer par là, après cette étape de « digestion », il est essentiel qu'on apprenne de notre déception, faire face puis surmonter les échecs, c'est un premier pas. Souvent, lorsqu'une personne échoue, elle se trouve des excuses ou des boucs émissaires. Or, cet échec peut simplement être de son fait, et ce n'est pas l'important. L'essentiel est de sortir de cette situation en se concentrant sur les solutions et c'est le même cas pour notre héros et les autres personnages qui ont subi l'échec tout au long de leurs parcours.

Comme le disait Marcel Proust : « il n'y a pas de réussite facile ni d'échec définitif »⁶⁶. Dans la culture du rebond, l'échec est tout sauf définitif. Au contraire : l'échec est même initiateur de changement, et donc de progrès, et c'est la même expérience que notre auteur a donné pour notre héros Don Fuego dans *Dieu n'habite pas la Havane*.

Pour conclure, nous supposons que nous avons fourni des réponses aux questionnements du départ, en déterminant que notre corpus *Dieu n'habite pas la Havane* est un roman de l'échec et nous avons mis en évidence les différentes représentations de l'échec et leur dépassement vis-à-vis de la société cubain

⁶⁵ Hannah Arendt, *L'Humaine Condition*, Paris, Gallimard, 2012, p. 67.

⁶⁶ Marcel Proust. Et si l'échec était la clé du succès. Par KWIT. Publié le 17 février 2021.

Liste bibliographique

Ouvrages théoriques :

- KHADRA Yasmina, Dieu n’habite pas la Havane, Alger, Pocket éditions, 2016.
- PHILLIPE Hamon, Le personnel du roman, op. Cit. p. 107
- PHILLIPE Hamon, pour statut sémiologique du personnage, in poétique du récit, seuil, paris 1977.
- CH -Montalbeti le personnage Flammarion, paris, 2003, p.21 des noms, des pseudonymes, des périphrases descriptives, du portrait, du titre. Voir p.119.
- F-Armand_ la pragmatique, « que sais-je » ?, 1985, p.04
- Montalbeti-ch « le personnage Flammarion », paris, 2003, p16
- DANIEL Compere, « *Les Monstres dans la science-fiction* », Paris, Lettres Modernes, 1976, Cit. p.9
- ALBERT Camus, *Le mythe de Sisyphe*, op. Cit. p. 101.
- LOUIS de Bonald, « Écrits sur la littérature », tome 1, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 8.
- JACQUES Dubois, Les romanciers du réel, Paris, Seuil, 2000, p. 16.
Georges Sebbag, « L’attente », *Intersigne*, n° 1, fin 1982.
- ROLAND Barthes, « Leçon », Paris, Seuil, 1978.
- JACQUES Dubois, « Les romanciers du réel », Paris, Seuil, 2000.
- HENRI Mitterrand, « Le discours du roman », Paris, PUF, 1980, p. 16.
- HANNAH Arendt, « L’Humaine Condition », Paris, Gallimard, 2012, p. 67.

Webographie :

- TAL BEN-Shahar « Si l’on n’apprend pas à échouer, alors on échoue à apprendre »
Publié le 21 déc. 2018.
- Marcel Proust : « Et si l’échec était la clé du succès » Par KWIT. Publié le 17 février 2021.

- Arlette Bouloumié, « Avant-propos », dans Cahier XXIX, n° 29, Figures du Marginal dans la Littérature Française et Francophone (2003), p. 11
- " L'ÉCHEC ", de Jean Lacroix. Par ETIENNE BORNE. Publié le 11 janvier 1965.
- Pourquoi l'échec peut-il nous aider à mieux réussir dans la vie ? Par [France Inter](#) publié le 5 décembre 2019.
- Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, *op. Cit.* p. 101. Consulté le 13 mars 2021.
- Dictionnaire LAROUSSE en ligne. Consulté le 25 avril 2022.

Résumé

Ce mémoire analyse les différentes représentations de l'échec dans le roman de Dieu n'habite pas la Havane de Yasmina Khadra, nous montrons à travers les personnages et leurs parcours déceptifs, que l'échec jalonne ce roman de bout en bout, et que, d'autre part, dans notre corpus et chez l'auteur, on peut entrevoir des pistes de dépassement de l'échec. Ainsi, le romancier utilise certains procédés rhétoriques comme l'humour, l'ironie, le jeu des mots, la polyphonie narrative pour se défaire de l'emprise de l'échec, même si le roman est parsemé de bout en bout par les cris de détresse, on peut lire en filigrane des signes d'espoir.

Mots clés

Littérature, Amour, échec, déception, impasse, immoralité, absurdité, parcours, dépassement, énigmes.